

Ici et ailleurs

•Fespaco 2017

Vingt films en compétition

Vingt films seront en compétition pour le grand prix du Festival panafricain du cinéma et de la télévision de Ouagadougou (Fespaco). Le plus grand rendez-vous du cinéma africain qui se déroulera du 25 février au 4 mars dans la capitale burkinabè, ont annoncé, jeudi, à Abidjan (Côte d'Ivoire) les organisateurs. Au total 1.000 films ont été présentés à la sélection cette année. Soit, une hausse de 30% par rapport à 2015. Vingt ont été retenus pour concourir pour le grand prix l'Étalon d'or du Yénenga, a annoncé lors de la conférence internationale de lancement du prix le délégué général du Fespaco, Ardiouma Soma.

•Choléra en Haïti

L'ONU en quête de financement

Début décembre, l'Organisation des Nations Unies (ONU) avait présenté, pour la première fois, des excuses aux Haïtiens pour son rôle dans l'épidémie du choléra. Elle avait annoncé un plan pour aider les familles des victimes et mieux lutter contre la maladie, espérant mobiliser 400 millions de dollars sur deux ans. Quelques semaines après, l'ONU a du mal à réunir les fonds promis aux victimes de l'épidémie de choléra en Haïti mais compte sur le retour d'une certaine stabilité politique pour rassurer donateurs et investisseurs, explique, à l'AFP, un haut responsable onusien.

•Excroissance

"L'homme-arbre" subit seize opérations



Un Bangladais surnommé "l'homme-arbre" pour ses verrues impressionnantes aux allures d'écorce sur les mains et les pieds devrait prochainement pouvoir quitter l'hôpital où il a été 16 fois opéré, en raison de sa maladie rarissime. Abul Bajandar, 27 ans, a été, grâce à ces opérations au Dhaka Medical College Hospital, allégé de cinq kilogrammes d'excroissances géantes qui, auparavant, l'empêchaient de prendre dans ses bras sa fille de trois ans.

Rassemblés par P.M.M

Alimentation en eau à Libreville

Quand plusieurs ménages fondent leurs espoirs sur la pluie !

Styve Claudel ONDO MINKO
Libreville/Gabon

ÇA y est ! Nous sommes en 2017. L'année au cours de laquelle la convention liant l'Etat gabonais au Groupe Veolia doit normalement être révisée. Quel bilan tirer de ces 20 dernières années, par rapport aux prestations de la Société d'énergie et d'eau du Gabon (SEEG), dans laquelle la major française détient le plus gros des participations ? Que les dividendes sont toujours au rendez-vous de l'assemblée générale des actionnaires, qui repartent le plus souvent les poches pleines. A contrario, les services offerts aux clients, concernant notamment le volet eau, laissent quelque peu à désirer de nos jours. Et pour cause, la précieuse ressource ne parvient plus régulièrement à tous les ménages. Aussi, ces derniers fondent-ils actuellement leurs espoirs sur la pluie. Mais jusqu'à quand ? Dans ce sens, la grande averse de la nuit de jeudi à vendredi a constitué un ouf de soulagement pour de nombreux habitants de Libreville et sa périphérie, sous-alimentés en eau potable. C'était pour eux une occasion en or de disposer



Voici comment plusieurs clients de la SEEG font face au manque d'eau au robinet. Ici, à Derrière-La-Pédiatrie, à Owendo.

seaux, touques, fûts, bassines et autres marmites à l'extérieur, dans l'objectif de recueillir le précieux liquide. Si l'objectif a été atteint dans plusieurs foyers, il s'agit toutefois d'une eau de suie, c'est-à-dire contenant du noir de fumée et des impuretés. Donc impropre à la consommation. Qu'à cela ne tienne, ce qui importait était de constituer un stock, aux fins de faire face au manque criant de l'eau fournie par la SEEG.

En effet, parmi les quartiers actuellement soumis au régime sec, il y a Derrière-La-Pédiatrie, à Owendo, où plusieurs foyers accusent près d'une semaine, sans la moindre goutte d'eau. « L'eau vient d'ordinaire vers 23 heures. Mais cela fait plusieurs jours que rien ne sort de la tuyauterie. Cette pluie nous a donné du baume au cœur, car nous étions dans l'angoisse absolue », confie une dame. Logés à une moins meilleure enseigne, cela fait

trois semaines que de nombreux ménages demeurent sans cette ressource vitale, à Plein-Ciel, dans le 5e arrondissement de Libreville. « Nous avons mis à profit la pluie de la veille pour remplir nos ustensiles », a fait savoir un père de famille rencontré dans le secteur. La situation des habitants de Milong-Ossi est encore moins reluisante, d'autant que cela fait près d'un an que plusieurs foyers n'ont pas vu l'eau sortir de la pompe. Malheureusement, les trombes d'eau de la nuit

d'avant-hier n'ont pas suffisamment arrosé la zone, pour leur permettre de constituer des stocks. Un étudiant laisse entendre qu'il attendait la dernière pluie avec impatience : « Ici à Milong-Ossi, la pluie a une importance capitale. Car, elle nous permet au moins de faire la lessive et de disposer d'eau pour les sanitaires », explique-t-il. Mais le plus aberrant, poursuit l'apprenant en marketing des organisations, est que « la SEEG trouve quand même le moyen de nous facturer l'air, qu'il nous vend depuis plusieurs mois. Sans tenir compte de l'obligation de résultat, qui la lie à son réseau de clients. » Le malaise provoqué par cette situation est si profond chez de nombreux consommateurs, que certains ont pris la décision de ne plus payer leurs factures. A l'heure de la révision de la convention, le gouvernement gabonais devrait dresser un état des lieux des investissements véritablement consentis, aussi bien par lui, que par la SEEG, en vue d'améliorer la distribution du précieux liquide dans les ménages. En plus de chercher des pistes de solutions, pour remettre en branle le projet Ntoun 7, censé résorber considérablement les problèmes d'eau rencontrés à Libreville et ses environs.

Note de lecture

Le Goncourt 2016 vaut le détour !

RN
Libreville/Gabon

Avec « Une chanson douce » (232 pages, Gallimard), Léïla Slimani a fait fort. C'est son deuxième roman, qui fait vivre au lecteur la tension d'une chronique d'une mort annoncée, de bout en bout. Au cœur de l'histoire, la mort infligée à un bébé par sa nounou, une femme devenue, avec le temps, un membre à part entière d'une famille bourgeoise. Phénoménal.

« UNE chanson douce » est une réussite littéraire, incontestablement. Et le critique Pierre Assouline, dès le mois d'octobre dernier, nous l'avait déjà signalé. Sans préjuger de ce que valaient les autres ouvrages en lice pour le Goncourt 2016, ne les ayant pas encore lus, nous savons au moins que le roman de Léïla Slimani est un grand cru. L'histoire racontée dans ce texte lui a été inspirée par un procès qu'elle avait couvert à New York, alors ancienne journaliste à « Jeune Afrique ». Il s'agissait de l'assassinat des deux enfants dont elle avait la

garde par une nounou portoricaine. « Une chanson douce » est bien cela, l'histoire d'une nounou qui en vient à donner la mort aux enfants dont elle a la garde. L'ouvrage démarre par un incipit fort : « Le bébé est mort. » Dès lors, trois questions inévitables viennent rapidement à l'esprit du lecteur : quel bébé ? Comment ? Pourquoi ? Tout le roman est la réponse à ces interrogations, mais également à bien d'autres. Paul, producteur musical, et Myriam, avocate, vivent dans un appartement parisien huppé avec leurs deux enfants, Mila et Adam. A cause du travail qui les accapare, Myriam, qui en réalité reprend son activité d'avocate, n'a pas d'autre choix que de prendre une nounou. Mais pas la première venue. Une Française de souche, une vraie, ou rien. Louise est l'heureuse élue du casting organisé. Louise, une femme disponible, fragile en apparence, menue mais dotée d'une grande force physique. Louise se présente bien : cheveux soignés, vernis des ongles jamais écaillé, veuve depuis des années et libre, quoique mère d'une fille de

20 ans. Rapidement, le couple parisien se dit satisfait de sa nounou. On le serait à moins. Louise s'occupe de tout : maison propre, jouets rangés, linge repassé, gosses lavés, peignés, nourris, aimables, prêts à aller au lit, dîner apprêté. Les enfants également en sont satisfaits, dès le premier jour. Au fil du temps, Louise a été acceptée totalement dans la famille : elle habite désormais là, prend des initiatives comme un membre de la famille, va en vacances d'été avec le couple et les enfants. Myriam, absorbée par son boulot, ne veille plus sur rien. Elle si vigilante d'ordinaire sur ce qui se passe chez elle ne remarque pas que Louise a des problèmes de fins du mois en début de mois, que son découvert bancaire est alarmant, qu'elle a peur de ne plus savoir où dormir, que sa vision de l'éducation à l'ancienne l'oppose à Paul, que la petite Mila a des marques de dents à l'épaule... Elle ne s'inquiète même pas du séjour de trois jours passé à l'hôpital par Louise, où le médecin a diagnostiqué chez celle-ci une « mélancolie déli-

rante ». Autant de signaux de détresse d'une crise inévitable que personne n'a vu venir, et qui sont le reflet des frustrations, de la jalousie et du ressentiment de Louise. Et que dire de ses accès de colère ingérables ? Lorsque finit par arriver le moment de se séparer d'elle, il est déjà trop tard. Louise s'est incrustée. Le

drame n'est plus loin, d'autant qu'elle est hantée par une idée fixe : « Il faut que quelqu'un meure. Il faut que quelqu'un meure pour que nous soyons heureux. » Un jour, au moment de donner le bain aux enfants, Louise s'est munie d'un couteau en céramique blanche, du genre qui tranche comme une lame

Anniversaire



Les mots ne sauront définir ce que tu représentes pour moi mon amour, mais en ce jour d'anniversaire je te souhaite tout le meilleur qu'une épouse peut vouloir à son époux qui est devenu au fil des ans son confident, son père, son frère, son ami (Ka Mwang). Pour tes un an de plus, que Dieu t'accorde sagesse, santé et toutes les grâces divines.
Ta chère et tendre épouse AL MWANGA